

Dor. Il est vrai.

M. Jour. Quatre mille trois cent soixante-dix-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

Dor. Fort bien. Douze sous huit deniers, le compte est juste.

M. Jour. Et mille sept cent quarante-huit livres sept sous quatre deniers à votre sellier.

Dor. Tout cela est vrai. Qu'est-ce que cela fait ?

M. Jour. Somme totale, quinze mille huit cents livres.

Dor. Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

Mad. Jour. (*bas, à M. Jourdain.*) Hé bien ! ne l'avais-je pas bien deviné ?

M. Jour. (*bas, à madame Jourdain.*) Paix !

Dor. Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. Jour. Hé ! non.

Dor. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. Jour. Non, monsieur.

Mad. Jour. (*bas, à M. Jourdain.*) Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. Jour. (*bas, à madame Jourdain.*) Taisez-vous, vous dis-je.

Dor. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. Jour. Point, monsieur.

Mad. Jour. (*bas, à M. Jourdain.*) Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. Jour. (*bas, à madame Jourdain.*) Vous taisez-vous ?

Dor. J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie ; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

M. Jour. C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Mad. Jour. (*bas, à M. Jourdain.*) Quoi ! vous allez encore lui donner cela ?

M. Jour. (*bas, à madame Jourdain.*) Que faire ? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi ?

Mad. Jour. (*bas, à M. Jourdain.*) Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE III.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

Dor. Vous me semblez toute mélancolique : qu'avez-vous, madame Jourdain ?

Mad. Jour. J'ai mal à la tête.

Dor. Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

Mad. Jour. Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

Dor. Comment se porte-t-elle ?

Mad. Jour. Elle se porte sur ses deux jambes.

Dor. Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on donne chez le roi ?

Mad. Jour. Oui, vraiment, nous avons fort envie de rire.

Dor. Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

Mad. Jour. Comment, monsieur ! est-ce que madame Jourdain est décrépité ? et la tête lui branle-t-elle déjà ?

Dor. Ah ! madame Jourdain, je vous demande pardon : je ne songeais pas que vous êtes jeune ; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE IV.

CLÉONTE, COVIELLE.

(*Cléonte est piqué contre Lucile qu'il vient de rencontrer et qui, au lieu de s'arrêter pour lui parler, a détourné ses regards, et passé brusquement, parce qu'elle était vue par une vieille tante dont elle redoute la sévérité. Covielle a la même cause de mécontentement contre Nicole.*)

Clé. Quoi ! traiter un amant de la sorte ! et un amant le plus fidèle de tous les amants !

Cov. C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

Clé. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

Cov. Et à celle, monsieur, de sa suivante, Nicole ?

Clé. Après tant de sacrifices ardents, de soupirs, et de vœux que j'ai faits à ses charmes !

Cov. Après tant d'assidus hommages, de soins, et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !

Clé. Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

Cov. Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

Clé. Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même !

Cov. Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

Clé. Elle me fuit avec mépris !

Cov. Elle me tourne le dos avec effronterie !

Clé. C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

Cov. C'est une trahison à mériter mille soufflets.

Clé. Ne t'avise point, je te prie, de me jamais parler pour elle.

Cov. Moi, monsieur ? Dieu m'en garde !

Clé. Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

Cov. N'ayez pas peur.

Clé. Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

Cov. Qui songe à cela ?

Clé. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras ; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

Cov. Elle, monsieur ? je ne lui vois rien que de très médiocre ; et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement elle a les yeux petits.

Clé. Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

Cov. Elle a la bouche grande

Clé. Oui : mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches : et cette bouche est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

Cov. Pour sa taille, elle n'est pas grande.

Clé. Non : mais elle est aisée et bien prise.

Cov. Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions. . .

Clé. Il est vrai, mais elle a grâce à tout cela ; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

Cov. Pour de l'esprit. . .

Clé. Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

Cov. Sa conversation. . .

Clé. Sa conversation est charmante.

Cov. Elle est toujours sérieuse.

Clé. Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joies toujours ouvertes ?

Cov. Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne au monde.

Clé. Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

Cov. Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

Clé. Moi ? j'aimerais mieux mourir ; et je vais la hair autant que je l'ai aimée.

Cov. Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

Clé. C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la hair, à la quitter, tout belle, tout pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve.

Hetty Anderson
SCÈNE V.

(Les amants se sont réconciliés, et Cléonte vient demander Lucile en mariage à M. Jourdain.)

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE,
COVIELLE, NICOLE.

Clé. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. Jour. Avant de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

Clé. Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre : et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes

l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable : mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre ; et, je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. Jour. Touchez là,* monsieur ; ma fille n'est pas pour vous.

Clé. Comment ?

M. Jour. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mad. Jour. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint Louis ?

M. Jour. Taisez-vous, ma femme.

Mad. Jour. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M. Jour. Voilà pas le coup de langue ! †

Mad. Jour. Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

M. Jour. Peste soit de la femme ! Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mad. Jour. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nic. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus sot animal que j'aie jamais vu.

M. Jour. (à *Nicole.*) Taisez-vous, impertinente : vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneurs ; et je la veux faire marquise.

Mad. Jour. Marquise ?

M. Jour. Oui, marquise.

Mad. Jour. Hélas ! Dieu m'en garde !

M. Jour. C'est une chose que j'ai résolue.

Mad. Jour. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle vint me visiter en équipage de grande dame,

* Touchez là, *shake hands.*

† *Now for slander.*

et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. "Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise, qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils paient maintenant peut-être bien cher en l'autre monde ; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens." Je ne veux point tous ces caquets ; et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. Jour. Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage ; ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE VI.

CLÉONTE, COVIELLE.

Cov. Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments !

Clé. Que veux-tu ? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

Cov. Vous moquez-vous de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? Et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

Clé. Tu as raison ; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

Cov. (riant.) Ah ! ah ! ah !

Clé. De quoi ris-tu ?

Cov. D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

Clé. Comment ?

Cov. L'idée est tout-à-fait plaisante.

Clé. Quoi donc ?

Cov. Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous ; le voilà qui revient.

SCÈNE VII.

M. JOURDAIN.

Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher ; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs ; il n'y a qu'honneur et civilité avec eux ; et je voudrais qu'il m'en eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. JOURDAIN ; COVIELLE, *déguisé*.

Cov. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. Jour. Non, monsieur.

Cov. (*étendant la main à un pied de terre.*) Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. Jour. Moi ?

Cov. Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

M. Jour. Pour me baiser ?

Cov. Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

M. Jour. De feu monsieur mon père ?

Cov. Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jour. Comment dites-vous ?

Cov. Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jour. Mon père ?

Cov. Oui.

M. Jour. Vous l'avez fort connu ?

Cov. Assurément.

M. Jour. Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

Cov. Sans doute.

M. Jour. Je ne sais donc pas comment le monde est fait

Cov. Comment ?

M. Jour. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

Cov. Lui, marchand ? c'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et comme il se connaissait fort bien en

étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. Jour. Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon père était gentilhomme.

Cov. Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. Jour. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

Cov. Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. Jour. Par tout le monde ?

Cov. Oui. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. Jour. Quelle ?

Cov. Vous savez que le fils du grand Turc est ici ?

M. Jour. Moi ? non.

Cov. Comment ! il a un train tout-à-fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. Jour. Par ma foi, je ne savais pas cela.

Cov. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. Jour. Le fils du grand Turc ?

Cov. Oui ; et il veut être votre gendre.

M. Jour. Mon gendre, le fils du grand Turc ?

Cov. Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entre-tint avec moi ; et après quelques autres discours, il me dit : N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de M. Jourdain, gentilhomme parisien ?

M. Jour. Le fils du grand Turc dit cela de moi ?

Cov. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : Ah ! me dit-il, Ah ! que je suis amoureux d'elle !

M. Jour. Vous faites bien de me dire cela.

Cov. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*, ce qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. Jour. *Mamamouchi* ?

Cov. Oui, *mamamouchi* : c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin.

Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. Jour. Le fils du grand Turc m'honore beaucoup ; et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

Cov. Comment ! le voilà qui va venir ici.

M. Jour. Il va venir ici ?

Cov. Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. Jour. Voilà qui est bien prompt.

Cov. Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. Jour. Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte ; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

Cov. Elle changera de sentiment, quand elle verra le fils du grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et. . . Je l'entends venir ; le voilà.

SCÈNE II.

CLÉONTE, *habillé en Turc* ; LUCILE, M. JOURDAIN, DORANTE, COVIELLE.

M. Jour. Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner la main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

Luc. Comment, mon père ! comme vous voilà fait ! Est-ce une comédie que vous jouez ?

M. Jour. Non, non, ce n'est pas une comédie ; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se puisse souhaiter. (*montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

Luc. A moi, mon père ?

M. Jour. Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

Luc. Je ne veux point me marier.

M. Jour. Je le veux, moi, qui suis votre père.

Luc. Je n'en ferai rien.

M. Jour. Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je ; ça, votre main.

Luc. Non, mon père, je vous l'ai dit : il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités que de. . . (*reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance ; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. Jour. Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir ; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, COVIELLE.

Mad. Jour. Comment donc ! qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un Turc.

M. Jour. Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Mad. Jour. C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein ? et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. Jour. Je veux marier notre fille avec le fils du grand Turc.

Mad. Jour. Avec le fils du grand Turc ?

M. Jour. Oui. (*montrant Covielle.*) Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

Mad. Jour. Je n'ai que faire du truchement ; et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. Jour. Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

Dor. Comment ! madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là ? Vous refusez son altesse turque pour gendre ?

Mad. Jour. Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

Dor. C'est l'amitié que j'ai pour vous qui me fait intéresser dans vos avantages.

Mad. Jour. Je me passerai bien de votre amitié.

Dor. Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

Mad. Jour. Ma fille consent à épouser un Turc ?

Dor. Sans doute.

Mad. Jour. Elle peut oublier Cléonte ?

Dor. Que ne fait-on pas pour être grande dame ?

Mad. Jour. Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

M. Jour. Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Mad. Jour. Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. Jour. Ah ! que de bruit !

Luc. Ma mère. . .

Mad. Jour. Allez, vous êtes une coquine.

M. Jour. (à madame Jourdain.) Quoi ! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

Mad. Jour. Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

Cov. (à madame Jourdain.) Madame. . .

Mad. Jour. Que me voulez-vous conter, vous ?

Cov. Un mot.

Mad. Jour. Je n'ai que faire de votre mot.

Cov. (à M. Jourdain.) Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Mad. Jour. Je n'y consentirai point.

Cov. Écoutez-moi, seulement.

Mad. Jour. Non.

M. Jour. (à madame Jourdain.) Écoutez-le.

Mad. Jour. Non, je ne veux pas l'écouter.

M. Jour. Il vous dira. . .

Mad. Jour. Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. Jour. Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous ferait-il mal de l'entendre ?

Cov. Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Mad. Jour. Hé bien, quoi ?

Cov. (bas, à madame Jourdain.) Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du grand Turc ?

Mad. Jour. (bas, à Covielle.) Ah ! ah !

Cov. (bas, à madame Jourdain.) Et moi, Covielle, qui suis le truchement ?

Mad. Jour. (bas, à Covielle.) Ah ! comme cela, je me rends.

Cov. (bas, à madame Jourdain.) Ne faites pas semblant de rien.*

* Do not appear to know anything about it.

Mad. Jour. (haut.) Oui, voilà qui est fait ; je consens au mariage.

M. Jour. Ah ! voilà tout le monde raisonnable. (à madame Jourdain.) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du grand Turc.

Mad. Jour. Il me l'a expliqué comme il faut ; et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

M. Jour. Bon, bon. Qu'on aille querir le notaire.

Dor. Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera le contrat, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à son altesse turque.

M. Jour. C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Mad. Jour. Et Nicole ?

M. Jour. Je la donne au truchement ; et ma femme, à qui la voudra.

Cov. Monsieur, je vous remercie. (à part.) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

ABRÉGÉ

DES

AVENTURES DE GIL-BLAS.

LESAGE (né dans la Basse-Bretagne en 1677, mort à Boulogne-sur-mer en 1747), auteur d'un grand nombre de romans et de pièces de théâtre, est surtout célèbre par les *Aventures de Gil-Blas*. En peignant la société du 18^e siècle, Lesage a peint l'homme de tous les temps. Dans Gil-Blas, c'est le génie de Molière qui semble inspirer Lesage. C'est, avec moins de profondeur et de hardiesse, la même vérité naïve, presque la même gaieté, jointes à une élégance de style, à une légèreté de touche, à une réserve d'expression, que la nature des sujets pouvait rendre difficiles.

CHAPITRE PREMIER.

De la naissance de Gil-Blas, et de son éducation.

BLAS de Santillane, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira